

# **Habiter la Vallée Longue aujourd'hui**

## ***Résister, prendre soin, faire collectif***

Synthèse d'enquête

2019-2020

Lucie Lerbet

Doctorante, Université Lyon 2

UMR Triangle

Contact : lucie.lerbet@sciencespo-lyon.fr

On entend dire que les Cévennes seraient des espaces périphériques, par distinction avec les centres urbains. Si les **périphéries** sont généralement considérées comme des lieux de relégation économique, vides de sociabilités, d'intentions politiques et d'organisations collectives, ces espaces abritent pourtant de multiples initiatives individuelles et collectives notamment en rapport avec l'écologie et des formes d'entraide et de sociabilités en contraste avec celles constatées dans les centres urbains. Elles attirent aujourd'hui des personnes en quête d'une vie plus juste, signifiante et cohérente. La Vallée Longue, située dans les Cévennes, historiquement lieu de résistance et des mouvements de retour à la terre depuis les années 1970, est particulièrement touchée par ces phénomènes.

Loin de la normativité des modes de vie urbains, **des formes d'habiter différentes s'y déploient et véhiculent avec elles des imaginaires**. Par habiter, nous entendons à la fois une dimension matérielle et même corporelle, incarnée, et une dimension existentielle, par le sens que les habitant·e·s apportent au fait de vivre dans des lieux. En effet, si l'habiter renvoie au rapport au monde, celui-ci se construit dans la proximité des lieux vécus et investis de sens. C'est par l'ordinaire et la manière dont les habitant·e·s s'y engagent que l'on peut saisir certains traits de cet habiter.

Ces formes d'habiter qui diffèrent des modes de vie urbains interrogent significativement les imaginaires sur lesquels ces derniers reposent. La signification que nous apportons individuellement mais aussi collectivement au monde repose en effet sur ces imaginaires institués. Dans une conception politique de l'imaginaire<sup>1</sup>, la société s'auto-institue par la création d'imaginaires. Il nous paraît ainsi crucial de repérer ce qui se joue dans ces lieux où se créent d'autres formes d'habiter – qui reposent certainement sur des imaginaires institués en train d'advenir – en ce que l'auto-institution imaginaire et son explicitation sont la condition d'une société pleinement autonome.

L'imaginaire ne réside pas dans l'esprit, mais s'incarne, se loge dans chacune de nos **expériences**, leur donnant forme, celles-ci lui donnant forme à leur tour. Dès lors, les trajectoires, les cheminements et les actions ordinaires fabriquent une pluralité de significations politiques. Nous souhaitons alors comprendre ce qui est vécu intimement et politiquement, individuellement et collectivement dans le fait d'habiter les lieux dont il est question ici – les Cévennes, et plus précisément la Vallée Longue – et en quoi cela peut être **créateur de nouveaux imaginaires** nécessairement sociaux et politiques.

---

<sup>1</sup> Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975, 503 p.

Un travail de recherche portant sur les imaginaires de l'habiter a ainsi été mené dans la Vallée Longue. Cette recherche s'est construite avec le **collectif Vallée Longue**, qui mène des réflexions et organise des temps de partage et discussions autour des enjeux écologiques et sociaux dans la vallée. **23 entretiens semi-directifs** ont été effectués lors d'un temps d'enquête réalisé en mars 2019, répartis comme suit : 6 avec des membres du collectif, 10 avec des proches du collectif (5 personnes rencontrées par le collectif et s'étant proposé pour réaliser un entretien, 5 personnes suggérées par le collectif), 7 avec des personnes rencontrées de manière aléatoire dans des lieux a priori peu fréquentés par les membres du collectif (dont 4 dans le centre-bourg du Collet-de-Dèze). L'objectif n'était pas d'assurer une représentativité, mais de permettre une diversité de trajectoires et ressentis. Si les entretiens ont été menés par différentes personnes (étudiant·e·s de master et doctorant·e·s), l'analyse – majoritairement thématique, avec une attention particulière apportée aux éléments biographiques en fonction de la profondeur de l'entretien – a été effectuée par la doctorante qui coordonne l'enquête.

Cette analyse s'articule autour de **trois polarités de l'habiter** : résister, prendre soin et instituer collectivement.

\*\*\*

Habiter dans la Vallée Longue, c'est avant tout **résister**. Cette résistance est **située**. Elle prend place dans un espace marqué par une histoire de résistance, plusieurs fois renouvelée, constituant un imaginaire cévenol de la résistance. L'isolement produit par le fait d'habiter ces lieux est vécu comme une manière de se retirer d'un monde dont les habitant·e·s refusent de faire partie. La vallée est alors perçue comme un refuge, un abri. Renversant le dualisme centre/périphérie, refusant parfois même de se penser dans ce dualisme, le décentrement permet de s'extraire de ce qui est considéré comme un centre et de considérer la centralité du lieu « périphérique » investi par les expériences ordinaires. C'est ainsi qu'advierait une certaine autonomie.

Cette résistance est **incarnée**. Elle prend place dans des trajectoires de vie marquée par des ruptures de formes et de natures diverses – résidentielles, professionnelles, familiales, militantes, idéelles... – notamment dans les récits des personnes qui ont vécu une grande partie de leur vie dans des lieux singulièrement différents de leur espace de vie actuel. La résistance passe alors par des gestes et leur politisation. Elle est inscrite dans les corps et les formes-de-vie ainsi façonnées.

Cette résistance est **nuancée**. En effet, des degrés de résistance peuvent être perçus, notamment en termes de « déconnexion » d'avec le monde urbain et marchand. Toutes les résistances évoquées ne se confrontent pas au « monde » avec la même radicalité. Derrière cela, c'est le rapport aux institutions qui se joue, avec une certaine ambivalence et des ruptures négociées. En fin de compte, c'est bien aussi résister à soi en tant que porteur des imaginaires institués. Ceux-ci étant incorporés et non-explicités, ils sont lourds à défaire. En réponse, les habitant·e·s cherchent à instaurer une autolimitation et à instituer des manières de faire pour soi et par soi.

Habiter dans la Vallée Longue, c'est en **prendre soin**. C'est **en faisant l'épreuve de leur milieu**, à la fois physique et social, par les sens et les affects, que les habitant·e·s se familiarisent avec leur milieu de vie. Cela pose les bases d'une familiarité qui se construit dans les expériences ordinaires des lieux et exige d'en prendre soin. La question des liens

apparaît alors centrale dans ce qu'il faut alors soigner, pour contrecarrer l'éventualité de comportements individualistes et de repli sur soi.

Les habitant·e·s **font ainsi partie d'un ensemble**, qu'ils·elles délimitent par leurs pratiques, leurs connaissances des lieux et leur sentiment de bien-être et d'apaisement à l'égard de lieux qu'ils·elles considèrent comme chez-eux·elles. Les rapports à la nature qu'ils·elles façonnent, entre expériences esthétiques, caractère sacré et puissance des affects, mais aussi entre constats d'ensauvagement, volonté de préservation ou de transformation, interrogent en profondeur le rapport de l'humain à sa propre nature et la distinction moderne entre nature (non-humaine) et culture (humaine). L'écologie qui se construit alors repose sur des savoirs situés et éprouvés des lieux et se distingue fortement d'une écologie urbaine et fondée sur la technologie – voire s'y oppose résolument.

Elle repose sur une **recherche d'harmonie**, notamment par des cultures de la terre respectueuses du vivant et empreintes d'humilité à l'égard de ce que l'humain peut y apporter. Néanmoins, si les interventions humaines doivent être limitées, les habitant·e·s consacrent une grande partie de leur temps à prendre soin des lieux et à leur mise en culture. Sans considérer cela comme du travail, beaucoup reconnaissent l'intensité du labeur. Si les rythmes de la nature, perçus comme structurants, apportent une certaine douceur au vécu des lieux habités, une forme d'hyperactivité a plusieurs fois été évoquée notamment en raison aussi de l'organisation collective d'événements.

Habiter dans la Vallée Longue, c'est **s'instituer collectivement**. Une certaine **multiplicité** est constatée dans la Vallée Longue, en lieu et place d'un collectif. Il semble qu'il y ait une rupture entre certaines populations qui se côtoient peu et qui pourtant évoquent des expériences communes et valeurs partagées qui pourraient permettre un dialogue. Il y aurait en fait différentes manières d'« être collectif », sans nécessairement faire partie d'un collectif qui se pense comme tel, entre collectif familial, amical, politique (au sens institutionnel, par la participation à une municipalité), associatif – jusqu'au collectif Vallée Longue qui a permis de fédérer certaines associations autour de projets communs. Cette multiplicité pourrait composer une pluralité qui est inhérente à la vie politique. Nous observons à ce sujet chez plusieurs enquêté·e·s (de trajectoires diverses) une défiance à l'égard du politique institué et de sa dimension conflictuelle. La question demeure : comment faire collectif de cette multitude ?

Il s'agit en effet de **faire collectif**. Si l'envie de faire vivre la vallée est communément soulevée, les modalités varient, entre développement et préservation, avec toutes les nuances et chemins possibles entre ces deux polarités. Pour autant, certains traits communs apparaissent, des envies partagées se remarquent. La proximité et la convivialité qu'elle permet pourraient alors être le socle des manières de se rapporter les un·e·s aux autres. Néanmoins, des points de tension surgissent ici, avec notamment des difficultés à s'insérer dans certains réseaux et une certaine perte de l'esprit de coopération. L'œuvre commune, par les chantiers collectifs, les « journées chinoises » ou l'entraide informelle, permet de faire collectif. Cela se cristallise notamment dans certains lieux largement évoqués par les enquêtés. C'est par le lieu et le « faire ensemble » qu'un collectif – même temporaire, parce que circonstanciel – survient.

**La Vallée Longue peut-elle alors être considérée comme une brèche** – c'est-à-dire un lieu où apparaît une fissure, une disjonction avec l'ensemble, et par lequel pourraient advenir des imaginaires et pratiques instituant ?

**L'exemplarité** apparaît alors comme une véritable stratégie politique. L'expérience de formes-de-vie différentes est une manière d'incarner le changement et de le rendre possible et souhaitable pour des personnes qui n'en feraient pas présentement l'expérience. Néanmoins,

cette idée se frotte à une difficulté majeure : une certaine injonction à la cohérence (envers soi et/ou les autres) et, derrière, un (auto)jugement négatif lorsque cette cohérence est compromise. En outre, un décalage entre la petitesse des actions par la proximité et la hauteur des enjeux perçus est ressenti avec vertige voire angoisse par les habitant·e·s. En recherche permanente de prise à avoir sur un monde qui nous dépasse, leurs actions leur apparaissent dérisoires face à l'ampleur de la tâche. La **création** apparaît alors en tension avec cette exhortation à la cohérence, parce que la création suppose un mouvement, un changement. Les créations sont multiples, individuelles et collectives, concrètes et incarnées. La hiérarchie des **savoirs** est interrogée par la valorisation des expériences et des savoirs qui en sont tirés. La transmission et le partage de ces savoirs sont au cœur des initiatives proposées entre autres par le collectif Vallée Longue, au premier titre desquelles l'Université Rurale des Cévennes.

\*\*\*

Il transparait de l'habiter de la Vallée Longue une intention très largement partagée de résistance, notamment par des manières de vivre en contraste avec les modes de vie urbains. Le décentrement fait advenir une certaine autonomie à l'égard d'institutions qui, de toute façon, ne se préoccupent que peu des habitant·e·s de ces lieux. Cette résistance s'accompagne d'un rapport aux lieux et aux autres qui repose sur le soin, en incarnant par ses propres actions le changement souhaité. La recherche de cohérence et d'unité se frotte aux ambivalences et contradictions des postures et actes de chacun·e, alimentant les conflits (intérieurs et extérieurs) qui permettent néanmoins de rester dans un état d'interrogation et d'autolimitation propre à l'autonomie. L'exemplarité se fait alors stratégie politique : elle est un moyen d'étendre sa propre manière de faire, de l'instituer pour soi et pour les autres. En effet, « *on ne peut vouloir l'autonomie sans la vouloir pour tous*<sup>2</sup> ».

Habiter la Vallée Longue, c'est la faire un peu sienne, la transformer et lui permettre de transformer ses habitant·e·s en retour. Nous souhaitons évoquer trois transformations conjointes au fait d'habiter. **Habiter**, tout d'abord, **c'est transformer**. En faisant partie des lieux, on les transforme, on leur donne un certain ordre, une certaine forme, et par là, c'est sur le monde que l'on retrouve prise en y trouvant sa propre place. **Habiter**, ensuite, **c'est se transformer** – c'est-à-dire reconnaître que le lieu et les habitant·e·s, les autres, le vivant qui le compose, nous habitent aussi un peu et nous donnent forme également. Enfin, **habiter, c'est se transformer, prendre forme et se muer en collectif** – faire que de la multitude émerge un collectif instituant, c'est-à-dire un collectif qui produit du sens. Si quelques points de tensions peuvent accompagner les deux premiers types de transformations : sur les questions de préservation, d'ensauvagement, de place de l'homme dans les lieux... C'est bien la question du collectif qui cristallise le plus de divergences et de disparités. Construire des espaces de réflexion, permettre à chaque expérience d'être mise en mots et à chaque savoir d'être reconnu comme tel pourraient permettre d'explicitier ces divergences afin de les faire devenir éléments d'un collectif. Cela complète la citation précédemment évoquée : « *on ne peut vouloir l'autonomie sans la vouloir pour tous, et [...] sa réalisation ne peut se concevoir pleinement que comme entreprise collective*<sup>3</sup> ».

---

<sup>2</sup> *ibid.*, p. 147

<sup>3</sup> *ibid.*